II

A PROPOS DU LIVRE IV DES *GÉORGIQUES*

PAR LE R. P. R. DE RAVINEL
Professeur au Scolasticat S. J., Maison Saint-Michel, Laval

SOMMAIRE. — *Dans* Géorg. *IV, 287-294, la suppression du vers 291, dont la place est flottante dans les manuscrits, corrige l'invraisemblance géographique qu'il y aurait à supposer « la Perse pressant l'Égypte ». — Remarques sur les vers IV, 116-117, 96-98.*

Les vers 287-294 du livre IV des *Géorgiques* décrivent la région où se pratique l'étrange procédé enseigné par Aristée pour recréer un essaim après la disparition totale des abeilles. Voici ces vers selon l'édition des « Belles-Lettres » (1956) :

> Nam qua Pellaei gens fortunata Canopi
> accolit effuso stagnantem flumine Nilum
> et circum pictis uehitur sua rura phaselis
> quaque pharetratae uicinia Persidis urget, 290
> et uiridem Aegyptum nigra fecundat harena
> et diuersa ruens septem discurrit in ora
> usque coloratis amnis deuexus ab Indis,
> omnis in hac certam regio iacit arte salutem.

La presque totalité des commentateurs[1] reconnaît là une description, un peu confuse il est vrai, de la seule Égypte, et deux articles de cette *Revue* confirmaient naguère encore cette interprétation traditionnelle[2]. Je pense néanmoins, alerté par le commentaire, particulièrement vif et savoureux en l'occurrence, du P. de La Cerda, qu'il s'agit à la fois de l'Égypte et, non pas, comme il le dit, de la Perse, mais de l'Inde. Plusieurs difficultés se trouveraient ainsi éliminées du texte.

1. J'ai consulté les commentaires ou les traductions de La Cerda (1647), Abram-Jouvency (1765), Amar (avec les notes de Heyne, 1824), Heyne-Wagner (1830), Charpentier (Panckouke, s. d.), Pessonneaux (1860), Desportes (1863), Nisard (1868), Benoist (1884), Conington-Nettleship (1898), Waltz (1898), Pichon (1916), Plessis-Lejay (1919), Goelzer (Garnier et « Belles-Lettres », 1926), Lechatellier (1935), Billiard (1931), E. de Saint-Denis (1956). Je n'ai point la traduction de M. Rat.

2. J. André, *Virgile et les Indiens*, dans *Rev. Ét. lat.*, XXVII (1949), p. 157-163, et E. de Saint-Denis, *Notes sur le livre IV des Géorgiques, ibid.*, XXVIII (1950), p. 193-211 (p. 204-209 pour ce qui nous intéresse ici). — Ajouter l'article de A. Tomsin, *Virgile et l'Égypte*, dans *L'antiquité classique*, t. 22, 1953, p. 412-418, qui d'ailleurs ne discute pas la question des « Indiens ». Quant à l'Égypte, le réalisme de la description fait supposer chez Virgile une connaissance « de visu » ; il y aurait, en effet, séjourné avec Mécène de septembre 29 au début de 28.

Rappelons d'abord l'essentiel des deux récents articles auxquels je viens de faire allusion. Pour M. J. André, la mention des « Indiens » doit s'entendre des Éthiopiens, voisins des sources du Nil ; et il montre par de nombreux rapprochements que les anciens, dans leurs notions assez imprécises à ce sujet, penchaient pour une proximité entre l'Éthiopie et l'Inde. M. de Saint-Denis pense à son tour qu'il n'y a peut-être là aucune imprécision de la part de Virgile, et qu'en qualifiant ces « Indiens » de *colorati* et non de *nigri* il pourrait viser les Pygmées vivant alors au sud de l'Égypte et connus des anciens (*loc. cit.*, spécialement p. 207-208).

Mais, en même temps, ces auteurs reconnaissent l'un et l'autre que Virgile parfois « situe assez exactement les Indiens » (J. André, p. 158), et même « que dans tous les passages autres que celui-ci où Virgile cite *India* et les *Indii*, nous sommes bien dans l'Inde... » (E. de Saint-Denis, p. 205, n. 3, qui mentionne : *Georg.*, I, 57 ; II, 116, 122, 138, 172 ; IV, 425 ; *Aen.*, VI, 794 ; VII, 605 ; VIII, 705 ; XII, 67). Voilà qui me permet de revenir, sans trop d'outrecuidance, sur l'interprétation traditionnelle de ce passage.

Un autre préalable est nécessaire. Écartons provisoirement, avec La Cerda, le vers *Et uiridem Aegyptum...* (291 ici) que sa place flottante dans les manuscrits (cf., par exemple, Waltz, p. 59-60, ou Conington aux vers 291-293) permet de considérer au moins comme suspect.

Le texte ainsi allégé — et qui nierait la légitimité de cette « hypothèse de travail »? — nous nous trouvons en présence de deux descriptions dont les débuts sont nettement marqués (*quaque*, v. 290, l'a-t-on assez remarqué? répond à *nam qua*, v. 287) et dont les perspectives sont différentes : l'une évoque un pays, l'Égypte, c'est trop clair, sous le biais de sa population fortunée et pittoresque (*gens fortunata* est le sujet grammatical de la phrase, et c'est pourquoi le vers litigieux *et uiridem...* ne saurait en aucun cas trouver place ici) ; l'autre, après une première notation géographique (v. 290) a pour sujet non une (ou la) population, mais un fleuve : *amnis deuexus ab Indis* (v. 293). Rien, nous venons de le constater, n'empêche « a priori » de reconnaître ici l'Indus, et le mot *colorati*, s'il convient aux Pygmées, est encore moins déplacé s'il s'agit des Indiens (cf. E. de Saint-Denis, p. 205). Mais prenons en détail chacun des traits du tableau, localisation géographique et caractéristiques du fleuve (embouchure et cours) : nous verrons qu'ils conviennent mieux à l'Indus et à l'Inde qu'au Nil et à l'Égypte.

Et d'abord la précision géographique : *quaque pharetratae...*, v. 290, « et là où le voisinage de la Perse... se fait pressant ». Le vers offre quelque difficulté s'il s'agit encore de l'Égypte, et les commentateurs manifestent ici un malaise certain ; je ne citerai que R. Waltz : « *Persidis* : ce mot désigne d'une façon un peu vague la partie de l'Asie voi-

sine de l'Égypte ; elle dépendait des Parthes, héritiers des anciens Perses. » Quelle que soit l'exactitude historique du détail, on avouera que de toute façon *urget* est assez hyperbolique. S'il s'agit de l'Inde[1] au contraire, rien de plus naturel ; d'autant plus que, si les Romains pouvaient avoir quelques hésitations sur la situation relative de l'Éthiopie et de l'Inde, ils savaient suffisamment, et pour cause, où se trouvait la Perse, ou si l'on préfère les Parthes[2].

Venons-en à la description du fleuve. Sans doute *diuersa septem discurrit in ora* (v. 292) peut fort bien s'entendre du Nil, et Conington cite précisément un vers de Catulle (XI, 7) qui a pu inspirer Virgile : « quae septemgeminus colorat aequora Nilus ». Mais le Nil a déjà été nommé explicitement au vers 288, et le nom même de « Canope » n'est-il pas une allusion claire au Delta? Pourquoi y revenir? Plus encore, l'adjectif *ruens* est en contradiction flagrante avec *stagnantem* (v. 288). Il conviendrait peut-être au Haut-Nil, mais il est appliqué en fait au fleuve même dans son parcours inférieur : *ruens septem discurrit in ora / usque.* Ou alors s'agirait-il du fleuve à la période des pluies? Nous retombons dans l'inconvénient d'une nouvelle répétition : *ruens* reprendrait *effuso flumine* (v. 288).

Là encore, tout est clair et simple s'il s'agit de l'Indus et de son cours impétueux ou, s'il faut faire une part à l'ignorance des anciens, raisonnablement supposé tel ; la même remarque vaudrait pour les sept bouches du Delta : on n'aurait pas de peine, avec La Cerda, à excuser chez le poète une inexactitude sur ce point ; quant au vers de Catulle, qui ne devine la joie de Virgile, et pour lui et pour ses lecteurs, à ce « démarquage », l'un des plaisirs de la poésie antique?

Ces considérations supposaient évidemment l'écart préalable du vers malencontreux *et uiridem Aegyptum nigra fecundat harena.* Or, à la suspicion que faisait peser sur lui sa place flottante dans les manuscrits et chez les éditeurs, s'ajoute une tare intrinsèque que souligne avec force La Cerda ; elle peut se résumer d'un mot : le vers n'est pas poétique ; il dit en clair ce qu'il devrait suggérer, la « suggestion » étant essentielle à la poésie[3]. Enfin et surtout, on ne peut être insensible au résultat qu'apporte sa suppression.

1. Je me sépare ici de La Cerda (suivi par Abram-Jouvency, semble-t-il), pour lequel le sujet de *urget* est déjà *amnis deuexus ab Indis* ; si bien que le pays désigné est la Perse. Mais il est obligé de supposer l'existence d'un *uicinium*, *-ii* (dont nous aurions ici l'acc. pl.), alors que les lexiques ne donnent, jusqu'à plus ample informé, que *uicinia*, *-ae*. Fait plus grave, la Perse se trouverait ainsi désignée en clair, en contradiction avec le principe poétique de « suggestion » (qu'il a utilisé efficacement, nous le verrons dans un instant, pour éliminer le vers *Et uiridem...*).

2. Au reste, les contemporains d'Auguste étaient-ils si ignorants de l'Inde elle-même? Voir à ce sujet *Les influences romaines au delà des frontières impériales*, par Sir Mortimer Wheeler, traduit de l'anglais par Marcel Thomas, Plon, 1960, 3e partie, l'Asie, chap. VIII-XI.

3. Surtout, ajouterai-je, du fait que le passage n'est pas didactique. — La Cerda prend l'exemple de la nuit : « si noctem describas per quietem datam aegris mortalibus et gra-

On ne peut nier, en effet, la supériorité du texte ainsi allégé. Au lieu d'une laborieuse et exhaustive description de l'Égypte (qu'on lise le commentaire de Waltz, d'ailleurs inspiré de Benoist : Virgile est censé passer successivement de « la région ouest » au « côté est », « puis au fleuve lui-même du nord au midi » ; « ces détails, ajoute Waltz, sont un peu longs, mais la phrase en somme ne semble pas indigne de Virgile ») ; au lieu donc de géographie, et quelle géographie : la Perse pressant l'Égypte ! enfin de la poésie : deux tableaux rapides, suggérant chacun en trois vers, l'un sous le biais de sa population pittoresque, l'autre de son fleuve majestueux, le prestige et le mystère des terres privilégiées[1] où l'on connaît le procédé d'Aristée :

En effet, là où la population fortunée de Canope la Pelléenne
Habite les bords du Nil que son cours épandu transforme en lac,
Et, montée sur ses canots peints, fait le tour de ses campagnes ;
Et là où le voisinage de la Perse et de ses carquois se fait pressant,
Et où, dans sa ruée, jusqu'aux sept bouches divergentes se déverse
En courant le fleuve descendu de chez les Indiens basanés,
Toute région met dans ce procédé une ressource assurée.

Quel sens, en effet, prend *omnis regio* s'il ne s'agit plus de la seule Égypte en sa diversité (*omnis*)? On pourrait être tenté un instant de songer, entre ses extrêmes limites d'ouest en est, à l'immense empire d'Alexandre dont le souvenir est précisément suggéré dès le premier vers (*Pellaei*) ; mais il n'est point parlé des populations intermédiaires, et *omnis regio* ne peut avoir ce sens étendu. Le vers dit tout simplement que « toute région » dans ces deux pays fait appel à ce procédé, ce qui nous ramène brusquement au ton qui convient à l'exposé didactique qui suit : *exiguus primum... eligitur* (ne serait-ce pas plutôt *erigitur*?) *locus...* (v. 295 sq.).

* * *

Saisirai-je l'occasion de présenter quelques remarques de détail à propos du même livre IV?

tissime serpentem Diuum dono, frustra addicies nomen noctis, nam notae illae noctem indicant ; uel, si noctem ponas (en cas d'exposé didactique?), abstinebis a circumstantiis » (col. 491). — On pourrait objecter les vers 210-211 du même livre ; mais si les peuples et les régions sont nommés (et encore symboliquement pour la Perse : *Medus Hydaspes*), c'est qu'ils ne sont invoqués qu'à propos de l'amour des abeilles pour leur roi. — La Cerda fait remarquer encore l'impropriété de *harena* : il faudrait *limo*, bien connu de Virgile. — Wagner (Heyne-Wagner, p. 645) pense que ce vers aura pu être ajouté en marge par Virgile lui-même, ou par un copiste qui l'empruntait à des fragments perdus de Virgile (serait-ce un de ces cas d'éditions successives dont parle M. Herescu, *R. É. L.*, 1960, p. 55?) ; il nie en tout cas que le vers s'entende de l'Égypte, et il pense à la Syrie ; il admet l'existence de *uicinium*, *-ii*. On retrouverait dans cette longue note (p. 644-645) d'autres éléments pour éclairer la question.

1. Pourquoi ces deux pays? En raison du culte dont était entouré le bœuf dans l'un

Aux vers 116-117, nous avons une métaphore qui demande un éclaircissement : ... *extremo ni iam sub fine laborum / uela traham et terris festinem aduertere proram...*

Sans doute Virgile a-t-il déjà 1.717 vers derrière lui ; il en écrira néanmoins encore 451 avant de s'arrêter ; peut-il dire dès lors « qu'il est parvenu au bout de ses peines et qu'il amène les voiles »? (car pour ce qui est de « sa hâte à tourner sa proue vers les terres », rien de plus normal). N'est-il pas plus satisfaisant de comprendre qu'il se trouve sur l'extrême limite de son sujet (de ses « fatigues », c'est-à-dire du sujet qu'il traite) et qu'il cargue provisoirement (*traham*, non *contraham*) les voiles, c'est-à-dire qu'il s'interdit cette direction? La logique voudrait, en effet, qu'après avoir recommandé la création, autour des ruches, de jardins qui retiennent les essaims capricieux (v. 109-115), il traite *ex professo* des jardins. Mais, il le dit plus loin, son sujet ne le permet pas (*spatiis exclusus iniquis*, v. 147, en reprenant peut-être l'image des courses du cirque : cf. Abram-Jouvency) ; aussi n'en parle-t-il que par prétérition : *praetereo*, dira-t-il au vers 149, après les quelques vers (118-124), « négatifs » si l'on peut dire (cf. *canerem*[1]), qu'il leur consacre, et le bref épisode du vieillard de Tarente (v. 125-146), dont la rencontre autrefois (*namque sub Oebaliae memini...*) lui aurait fourni précisément l'occasion de traiter plus complètement le sujet ; et il en laisse le soin à d'autres après lui : ... *atque aliis post me memoranda relinquo* (v. 148).

* * *

A chacun d'apprécier la réponse de Columelle (*De re rustica*, livre X) à l'invitation de Virgile. On ne peut se défendre de lui en vouloir pour son commentaire malencontreux d'un autre passage des *Géorgiques* (IV, 96-98) qui devait égarer jusqu'aux meilleurs traducteurs ; et pourquoi M. de Saint-Denis a-t-il cru devoir à son tour plier le texte de Virgile à ce commentaire (*loc. cit.*, p. 193-196, spécialement p. 195)? Il s'agit des vers :

> Namque aliae turpes horrent ceu puluere ab alto
> cum uenit et sicco terram spuit ore uiator
> aridus...

où Virgile décrit l'espèce inférieure des abeilles et à propos desquels Columelle caractérise le *rex deterior* : *sordido sputo similis* (livre IX, 10, 2). Je me permets, sans reciter les textes, de discuter rapidement l'exposé de M. de Saint-Denis (p. 195).

(cf. La Cerda, n. 8) et la vache dans l'autre? Quant à l'explication possible de la légende, voir Billiard, *L'agriculture dans l'antiquité*, Paris, E. de Boccard, 1938, p. 405-406.

1. Sur les subjonctifs présents *traham*, *festinem* qui s'opposent à *canerem*, voir Ernout-Thomas, *Syntaxe latine*, n° 375 II.

Virgile s'inspire incontestablement d'un passage de Varron (*R. R.*, III, 16, 19) et il entend en particulier traduire les adjectifs *horridae aut puluerulentae.* On reconnaît sans peine le premier dans *horrent*; mais pourquoi ne retrouver le second que dans le seul *terram spuit ore uiator*? C'est ne retenir qu'un détail de l'image employée par Virgile, et un détail tout à fait secondaire : l'image est avant tout, et il faut le maintenir[1], celle du voyageur poudreux, terme et sujet grammatical de la comparaison; le détail complémentaire, dont on veut faire l'essentiel, n'est là que pour montrer à quel point le voyageur est poussiéreux : cheveux, sourcils (et l'on songe au *pilosae* qui précède les deux autres adjectifs de Varron), visage, etc., au point que s'il crache (*spuit*, bien entendu, et non *conspuit*), tout desséché qu'il est — *aridus* — il crache de la terre : la poussière qu'il a respirée pendant la marche. Pline du reste, dont le texte (*N. H.*, XI, 59), comme le souligne à juste titre M. de Saint-Denis, manifeste également l'influence de Varron, n'a, pas plus que Varron, la moindre allusion au fameux crachat (ni même à la poussière). C'est donc que Columelle aura lu trop vite et mal compris Virgile[2]. Mais son commentaire serait-il exact, il faut avouer qu'il appuierait de façon peu élégante (ce qui après tout est permis aux commentateurs) là où Virgile ne ferait que suggérer. Et ce n'est pas une raison en tout cas pour le traducteur de ne pas respecter le texte du poète; sinon, là encore, ç'en est fait de la poésie! Et les amis de Virgile peuvent se rassurer : il n'y a là aucune « comparaison triviale » (Billiard, *L'Agriculture...*, p. 389) :

> Car les unes sont hirsutes, affreuses; tel, quand il sort
> De la poussière épaisse et que sa bouche crache la terre, le chemineau
> Desséché[3]...

Remy DE RAVINEL.

1. Après Pessonneaux (1860) et M. Rat; Conington connaît les deux interprétations et ne prend pas parti; tous les autres commentateurs ou traducteurs, à ma connaissance, suivent Columelle.

2. Il applique d'ailleurs au « roi » ce qui serait dit directement des abeilles, mais la chose serait légitime puisque Virgile indique lui-même la ressemblance qu'il y a entre eux, v. 95.

3. Par contre, c'est avec satisfaction qu'on trouve enfin chez M. de Saint-Denis (« Belles-Lettres ») la vraie traduction de *impositis... incudibus*, v. 173, à propos des Cyclopes auxquels sont comparées les abeilles au travail : « leur caverne gémit sous les coups frappant les enclumes ». Seul avant lui Desportes (1863) avait parlé des « coups redoublés portés sur les enclumes ». Aucun des autres commentateurs ne semble même avoir soupçonné la difficulté; car sans parler d'explications étranges et peu réalistes (« les enclumes placées sur le billot de bois, comme l'on faisait lorsqu'on avait à s'en servir »), la traduction fréquente « sous le poids des enclumes » est insuffisante : elle suppose que *impositis* n'est qu'un passif ordinaire, comme *impositos* dans le vers auquel on songe irrésistiblement : *impositos incudibus enses* (*Ge.*, II, 540); or c'est un médio-passif, analogue à *induor togam*, et l'expression complète serait ici « *impositis incudibus* » *ferrum* (v. 175) (ou *ictus*); ces médio-passifs abondent dans notre texte, soit seuls, soit accompagnés d'un abl. de point de vue ou d'un acc. adverbial : vg. *haustu sparsus aquarum*, v. 229; *pedibus connexae*, v. 257; *caesariem effusae*, v. 336; *auratus cornua*, v. 370.